

Je fus contente comme tout, par cette superbe matinée de printemps, quand Lady Hardcastle me dit enfin :
— Bon alors, Flo, que diriez-vous d'une bonne petite promenade du mercredi ?

L'hiver avait été difficile. Elle avait d'abord paru se remettre rapidement de la fusillade de l'été précédent mais, après une autre dangereuse aventure à l'automne, elle avait souffert d'une sévère rechute.

Et cette fois, elle avait récupéré beaucoup plus lentement. Ce n'était qu'à présent, en ce printemps de 1909, que corps et esprit avaient suffisamment guéri pour qu'elle se sente en mesure de reprendre nos marches régulières à travers les champs, les chemins et les bois autour de notre demeure du Gloucestershire.

— J'en serais ravie, madame, répondis-je en me mettant debout. Je vais chercher votre manteau.

— Ainsi que mes bottes, mon chapeau, mes gants et ma canne, s'il vous plaît, ma chère ! cria-t-elle alors que je me dirigeais dans le vestibule. Et une flasque de brandy et...

Je revins avec les éléments requis.

— Et souhaitez-vous que je vous porte, aussi, madame ?

— Eh bien, que voilà une bonne idée. Seulement, le cas échéant, pourrions-nous passer par le village ? Et prendre quelques petites choses dans les boutiques ?

C'était bon de la retrouver.

Nous nous étions finalement accordées sur l'idée d'une balade jusqu'au village et nous nous engageâmes sur le sentier qui y menait. Les arbres étaient déjà en bourgeons, et moi, toujours dans une ignorance béate de la flore qui ne me permettait d'en identifier aucun. Le soleil était un peu faiblard et la température peinait à atteindre une fraîcheur supportable, toutefois l'air était assurément chargé de la promesse de l'été à venir.

Nous marchions lentement, Lady Hardcastle s'appuyant un peu plus sur sa canne que je ne l'aurais cru sachant que sa blessure était complètement guérie depuis un bon moment. D'autant que nous avions effectué les exercices doux appris en Chine, afin de lui rendre une force et une souplesse qu'elle aurait fort bien pu perdre à jamais.

— Puis-je vous poser une question personnelle, madame ? demandai-je alors que nous prenions le dernier virage et que la place du village apparaissait.

— Quelle drôle de requête ! Bien sûr que oui.

— Cette canne... Jusqu'à quel point en avez-vous réellement besoin ?

— Pour marcher ? À peine. Je me porte comme un charme, moi, très chère. Comme un charme.

— Et pourtant... ?

— Ah oui. Eh bien, voyons. Figurez-vous, il s'avère que... j'ai encore la sensation d'en avoir besoin. Pour le spectacle, vous comprenez ?

— Pas très bien, madame, non. Si elle ne vous aide pas à marcher, à quoi sert-elle ?

— Elle fait office d’insigne, disons... oui, je crois qu’on l’appellerait ainsi. Les gens se sont montrés si gentils, si pleins de sollicitude au cours des mois écoulés que, d’une certaine manière, je me ferais l’effet d’un imposteur si j’arrivais au village en sautillant comme une écolière. Il me fallait quelque chose pour persuader définitivement les gens que leurs inquiétudes étaient fondées et que j’étais aussi mal en point qu’ils le croyaient.

— Vous avez failli mourir. Ça n’est pas assez mal en point ? m’indignai-je.

Je me rappelais encore très bien les longues journées et les nuits à son chevet que j’avais partagées avec son frère, Harry, où nous nous demandions si elle se réveillerait un jour.

— Mais si, ma chère, si, bien sûr, dit-elle en me tapotant le bras de sa main libre. Seulement les gens n’ont pas vu les conséquences immédiates, eux, ils ont juste entendu ce qui s’était passé. Je pense qu’ils ont besoin d’un indice visuel qui leur garantisse que la mésaventure a été sérieuse mais que mon état s’améliore peu à peu.

— Je ne suis toujours pas certaine de comprendre, madame. Cependant, si cet artifice vous met plus à l’aise, eh bien, je vous en prie, continuez ainsi. Votre canne rend notre progression un peu lente, mais je suppose qu’elle fera un excellent gourdin, pour le cas où la situation tournerait à l’aigre.

— C’est l’esprit. Même si je doute que nous croisions beaucoup de voleurs de grand chemin chez le boucher.

— On ne sait jamais, madame, nuançai-je. Ils sont parfois bizarres, les habitants de ces villages ruraux. Ils peuvent s’en prendre aux étrangers.

Elle s’esclaffa.

— Vous pensez que nous sommes toujours des étrangères ?

— En fait, je ne pense pas, non, madame.

— Je ne le pense pas non plus. Mais bon, par sécurité, nous devrions éviter la boucherie de monsieur Spratt et nous rendre plutôt à la taverne. Je me demande si le vieux Joe nous préparerait une tasse de thé.

— De thé, madame ? Au pub ? En voilà, une drôle d'idée. Si vous avez envie de thé, nous devrions peut-être voir si quelqu'un saurait se laisser convaincre de nous emmener au salon de thé de Chipping Bevington, non ?

— Vous avez sans doute raison, sauf que la trotte jusque là-bas est conséquente, juste pour un thé. Et si nous prenions plutôt des petits pains tout frais chez monsieur Holman ? Vous me feriez le thé en rentrant à la maison.

— Très bien, madame.

— Formidable. Alors venez, minuscule servante. À la boulangerie.

Sur quoi nous reprîmes notre lent cheminement autour de la place herbeuse, encore trop mouillée de rosée pour que nous nous hasardions à la traverser à notre vitesse modeste. Nous étions sur le point de pénétrer dans la boulangerie de monsieur Holman, quand on nous héla.

— Ça alors, Emily ! Quel merveilleux plaisir de vous voir sur vos deux pieds !

C'était Lady Farley-Stroud, l'épouse du propriétaire terrien local, que nous connaissions depuis notre emménagement à Littleton Cotterell. Pour être très précise, Lady Hardcastle l'avait rencontrée trente-six ans plus tôt – les Farley-Stroud étaient des amis de ses parents – mais elle n'avait que quatre ans à l'époque et n'en gardait aucun souvenir. Gertrude, Lady Farley-Stroud donc, donnait l'impression d'être une redoutable hache de guerre, mais

nous connaissions un autre aspect de la dame. Une fois que l'on percevait son armure, elle s'avérait une vieille femme charmante, aimable et un tantinet farfelue, du genre qui ferait une tante formidable mais une mère fort embarrassante.

— Bonjour, Gertie, répondit Lady Hardcastle avec un sourire.

— C'est une joie de vous voir, ma chère, ajouta la vieille dame en embrassant ma maîtresse sur la joue. Et vous aussi, Armstrong. Est-ce qu'elle vous traite bien ? N'oubliez pas que vous aurez toujours un emploi à la Grange, si vous vous lassez de la vie dangereuse qu'elle vous oblige à mener.

— Ça va passablement bien, madame, répondis-je. Elle peut se montrer cruelle et exigeante parfois, mais une bonne doit se plier à son devoir.

Lady Farley-Stroud partit d'un rire enthousiaste.

— Fort bien. Mais à présent que vous êtes de nouveau sur pied, ma chère, il faut absolument venir dîner à la Grange. J'ai tant besoin de compagnie. Hector et moi, nous nous égarons dans la maison. S'il vous plaît, dites oui.

— J'adorerais, Gertie, vraiment.

— Splendide. Je vais consulter le « seigneur du manoir ».

Même moi, je perçus les guillemets ironiques suspendus en l'air quand elle prononça les mots, pourtant sa voix était pleine d'affection. Il n'y avait aucun doute quant à l'identité de la personne qui régnait sur la Grange, mais ces deux-là formaient un vieux couple charmant, aux membres, de toute évidence, toujours très attachés l'un à l'autre.

— Merci, très chère, reprit Lady Hardcastle avec chaleur. J'ai hâte.

— Splendide, splendide. Mince alors ! s'exclama-t-elle tout à trac, frappée par une pensée. Je viens d'avoir une merveilleuse idée. Êtes-vous déjà allée à un marché aux bestiaux ?

— Un marché aux bestiaux ? répéta ma patronne, sans cacher sa surprise. Non, honnêtement, je dois avouer que non.

— Chaque fois que j'en ai la possibilité, je passe à Chipping les jours de marché. C'est vraiment une sortie des plus formidables. Nous vendons quelques têtes de bétail demain et j'envisageais y faire l'une de mes apparitions régulières, voyez-vous. Histoire de montrer ma vieille personne, quoi. C'est notre administrateur de biens qui fera tout le véritable travail, bien sûr, mais je raffole du spectacle. Et nous prenons le déjeuner au Hayrick avec tous les fermiers et les maquignons. C'est la partie la plus amusante, en somme. Et ce langage ! Ma parole, vous n'avez jamais rien entendu de pareil. Oh, ma chère, il faut vraiment que vous veniez.

Même en insistant, je ne sais pas si je pourrais trouver une liste très longue de choses qui me fissent moins envie que d'assister à un marché au bétail. Pourtant, pour *étrange que ce fût*, la lueur enfantine qui pétillait dans les prunelles bleu-gris de Lady Farley-Stroud me poussa à me demander si je n'apprécierais pas une journée au marché de Chipping Bevington (le nom complet et assez encombrant de la ville en question).

Manifestement, Lady Hardcastle s'avérait sur la même longueur d'onde.

— Eh bien, présenté ainsi, ma chère Gertie, comment pourrais-je refuser ?

— Oh, ma chère, c'est merveilleux ! s'exclama Lady Farley-Stroud, dont le visage rond et ridé se fendit d'un immense sourire. Et amenez Armstrong, je vous prie. Elle tiendra compagnie à Denton. Faisons-en une journée entière : j'enverrai Bert vous chercher avec l'automobile à 8 heures demain matin. Oh, ce que je suis contente !

Et après un autre baiser sur la joue de Lady Hardcastle, elle s'en fut. Je la suivis des yeux, qui retrouvait sa propre dame de compagnie, Maud Denton, au sortir de l'épicerie Pantry. Apparemment, elle lui annonçait déjà la bonne nouvelle, car Maud tourna les yeux vers nous et m'adressa un large sourire.

Lady Hardcastle me prit le bras et m'entraîna vers la boulangerie.

— On dirait, me dit-elle, que je viens de remonter sur la scène sociale et que nous allons toutes les deux profiter d'une journée d'odeurs, de meuglements et de discussions à tout va.

— On dirait bien, oui, madame. Et d'un déjeuner au pub. Vous pensez qu'ils auront des tourtes ?

— Oh, j'espère, répondit-elle. J'adore la tourte.

— Dans ce cas, vous êtes au bon endroit, madame, lança Septimus Holman, le boulanger, derrière son comptoir. Bienvenue. Quel plaisir de vous voir de retour et à nouveau sur vos deux pieds. Alors, que puis-je vous servir ? De la tourte, vous disiez ?

Le jour de marché s'ouvrit sur un coup de tonnerre, avec le martèlement d'une pluie torrentielle contre nos vitres.

La voiture étant prévue à 8 heures, j'étais debout avant l'aube, afin de m'assurer que nous ayons toutes les deux eu largement le temps de nous habiller et de petit-déjeu-

ner. Mais si d'habitude, c'étaient les rayons du soleil levant filtrant par la fenêtre de la cuisine qui signalaient le véritable début de la journée, ce matin, ce fut un déluge apocalyptique.

Edna et Miss Jones arrivèrent peu après mon réveil, Edna se mettant au travail sur-le-champ, en allumant le feu dans le salon d'été, et Miss Jones s'attaquant aux préparatifs du petit déjeuner.

À l'origine, Lady Hardcastle avait prévu de louer un « charmant petit cottage, dans un coin comme, oh, je ne sais pas, le Gloucestershire », peut-être avec « un toit de chaume et des rosiers autour de la porte ». Au lieu de quoi, elle avait eu la chance de prendre en location une maison nouvellement construite à la périphérie du village de Littleton Cotterell. L'un de ses vieux amis avait fait bâtir cette demeure pour lui-même et sa famille mais, quand des soucis liés à ses affaires les avaient contraints de rester aux Indes quelques années supplémentaires, il avait joyeusement loué la maison à Lady Hardcastle, afin qu'elle puisse veiller dessus à sa place.

Ainsi, nous nous retrouvions à occuper à deux une demeure construite pour abriter une famille de six et son personnel. Jamais je n'avais bien réfléchi aux avantages qu'il pouvait y avoir à vivre dans une maison moderne. D'ailleurs, jusqu'à ce que ma maîtresse n'embauche Edna, je me plaignais du nombre de pièces à épousseter et à balayer. Mais par des journées telles qu'aujourd'hui, où la pluie fouettait carreaux et murs, j'étais contente d'habiter dans un lieu plus robuste qu'un vieux cottage désuet avec de la paille en guise de toiture. Je comprenais fort bien la sagesse du conte des *Trois petits cochons*, alors que le vent féroce de mars soufflait, soufflait tant et si bien qu'il menaçait d'emporter même notre maison de brique.

À 8 heures précises, pile au moment où nous enfilions imperméables et bottes en caoutchouc dans le vestibule, on sonna à la porte. J'ouvris sur un Bert trempé et dépeñaillé, la pluie dégoulinant de la pointe de sa casquette.

— Bonjour, mademoiselle Armstrong. La voiture est là.

— Merci, Bert.

Lady Hardcastle passa la tête par la porte.

— Bert ! s'exclama-t-elle. Vous vous trempez. Entrez donc un instant, nous ne serons pas longues.

— Bien aimable, madame, répondit-il. Mais verriez-vous un inconvénient à ce que j'attende dans l'auto ?

— Non, bien entendu, bien entendu. Nous n'en aurons que pour quelques instants. Allez donc vous mettre au sec.

— Merci, madame.

Sur quoi, il fila se remettre à l'abri confortable de son siège conducteur.

— Sommes-nous prêtes ? demanda ma patronne en vérifiant son allure dans le miroir.

— Aussi prêtes que nous le serons jamais, répondis-je. Vous êtes-vous munie de votre arme anti-bandits ? Il se pourrait que nous en ayons besoin aujourd'hui pour repousser du bétail turbulent.

— Pensez-vous que ma canne soit nécessaire ?

— Eh bien..., fis-je, hésitante. Vous savez, madame, les vaches sont de grosses bêtes. Récalcitrantes. Dangereuses.

— Florence Armstrong, lança-t-elle sur un ton guilleret, je crois bien avoir enfin trouvé quelque chose qui vous fasse peur.

— Il ne s'agit que de méfiance, madame.

Elle s'esclaffa, ravie.

— Ne craignez rien, minuscule domestique. Je vous protégerai avec le Bâton tragique dresseur de bovins, déclara-t-elle en brandissant sa canne.

— Vous pouvez bien vous moquer, madame, mais...

— Ah oui, je peux ? Comme vous êtes bonne. Je vais le faire, alors. (Je lui adressai mon regard le plus désapprobateur.) Mais allons, reprit-elle avec un gloussement. Nous devons braver la fureur trempée de dame Nature et nous hâter vers le marché.

Sur quoi nous sortîmes sous l'orage. Lady Hardcastle s'engagea dans l'allée, un peu plus vite que la veille. Bert bondit de sa voiture et lui ouvrit la portière arrière, où elle se précipita pour s'asseoir aux côtés de Lady Farley-Stroud. Je n'étais pas loin derrière et parvins à me glisser sur la banquette avant avec Bert et Maud. Et nous voilà partis.

Lady Farley-Stroud était une passagère inquiète dans le meilleur des cas. Autant dire que sous la pluie qui fouettait les routes avec une violence que je n'avais jamais vue ailleurs qu'aux Indes pendant la saison de la mousson, Bert fut obligé de conduire à une lenteur frustrante et avec une prudence exagérée. En temps normal, cela m'aurait rendue folle d'impatience, s'il n'y avait eu la gaieté contagieuse de Maud Denton, la dame de compagnie de Lady Farley-Stroud.

Elle et moi nous étions rencontrées l'été précédent. Et si je trouvais absolument horripilants ses efforts ingénieux pour s'éviter toute forme de travail, elle s'avérait d'une excellente compagnie.

Maud et moi discussions sur le siège avant, tout en prêtant une oreille à la conversation de nos patronnes respectives à l'arrière de l'automobile. Le voyage passa donc vite, uniquement ponctué d'une quasi-collision avec le chariot d'un laitier, ce qui provoqua hurlements et appels sincères à la prudence de la part de Lady Farley-Stroud et

des gloussements à peine réprimés chez Lady Hardcastle. Bientôt, nous arrivâmes en haut de la grand-rue.

Chipping Bevington est l'un de ces petits bourgs qui parsèment l'Angleterre depuis le Moyen Âge et qui servent de foyer au commerce local. Ces endroits ont généralement une large rue principale ou, dans ce cas, un vaste espace à une extrémité où les étals apparaissent comme par magie les jours de marché. Lady Farley-Stroud nous expliqua non sans fierté que la ville organisait son marché au bétail tous les jeudis depuis 1473.

La grand-rue étant bloquée à la circulation ces jours-là, Bert nous déposa près de l'un des sept pubs de la petite ville, d'où nous le regardâmes remonter la rue en marche arrière avec précaution, en quête d'une place où se garer.

La pluie ne s'était pas calmée et le vent était trop fort pour les parapluies que Maud avait emportés en quittant la voiture. Sur une dernière vérification de nos chapeaux afin de les épinglez fermement, nous entreprîmes la bataille que constituait la descente de la rue.

Marchands et acheteurs, tous saluaient Lady Farley-Stroud avec une chaleur joyeuse et décontractée. Sans lui manquer de déférence ou de respect, mais avec une bonne dose d'affection.

La pluie était froide, le vent rude. J'étais pressée d'en finir pour ma part, histoire que nous puissions nous mettre à l'abri des éléments à l'intérieur, même si cela impliquait de nous retrouver dans la compagnie un peu trop étroite d'un vaste panel de bœufs armés de sabots.

Nous bifurquâmes dans une rue transversale qui nous conduisit au marché au bétail. Au temps jadis, il se tenait en bas de la grand-rue, autour de la gare routière, mais désormais il y avait une cour construite à cet effet, avec des parcs clos et couverts, et une vaste salle des ventes.

Nous atteignîmes enfin un endroit abrité et Lady Farley-Stroud regarda autour d'elle.

— Je ne vois pas Mogg, constata-t-elle, distraite. L'administrateur de biens. Il est censé être ici, pourtant. Denton, veuillez aller voir si vous le repérez, voulez-vous ?

Sur un hochement de tête accompagné d'un « oui, madame », Maud s'engagea dans la foule de plus en plus compacte.

— Eh bien, Gertie, dit Lady Hardcastle, voilà qui est fort amusant. L'endroit me fait penser aux marchés de Shanghai ou de Calcutta.

— En bien plus froid, cependant, ma chère, nuança son amie. Je me rappelle quand Hector et moi étions à Madras dans les années 1860. Oh, mon Dieu, cette chaleur ! Il y a eu un jour...

Maud était revenue avec un homme d'âge moyen en tenue de fermier, de tweed.

— Bonjour, m'dame, dit-il.

— Ah, monsieur Mogg. Vous voilà. Comment ça se passe ?

— Pas mal, m'dame. On n'a que dix têtes du troupeau de vaches laitières, aujourd'hui. On essaie de les vendre en un seul lot. On passe deuxièmes, ça ne devrait pas tarder. J'ai déjà quelques types qui sont venus y jeter un coup d'œil. Caradine de Top Farm a l'air intéressé. Ackley de Woodworthy regardait aussi. Y devrait y avoir des enchères.

— Merveilleux, commenta Lady Farley-Stroud. Espérons gagner quelques sous, hein ?

— On l'espère, m'dame. Si vous voulez bien m'excuser, maintenant, j'ai encore quelques bricoles à régler.

— Bien sûr, monsieur Mogg. Merci de tous vos efforts.

L'administrateur de biens porta les doigts à son front et disparut dans la foule, de plus en plus dense.

J'aimerais vous raconter les enchères en détail, car je ne doute pas qu'elles étaient en tout point palpitantes pour les initiés, seulement pour moi, les choses étaient un petit peu moins claires. On amena des moutons. Un homme à béret se mit à baragouiner un discours incompréhensible – je distinguai des chiffres ici et là – tandis que d'autres bonshommes opinaient du chef et se signalaient. En moins d'une minute, les moutons étaient repartis et, apparemment, une affaire avait été conclue.

Avant que les dernières bêtes n'aient quitté l'arène couverte de terre, Mogg entra, conduisant la première tête de bétail qu'il vendait. Le reste du troupeau suivait avec résignation. Après quelques mots de présentation à peine intelligibles, l'homme au béret recommença son baratin : « Hi-pa-da-dip-da-hé-ba-dou-ba-da-di-ba-dou... » Un homme maigrichon, barbe impressionnante, léger strabisme, la cinquantaine apparemment, semblait en compétition avec un autre, plus grand et surtout plus costaud, de l'autre côté de l'arène.

Encore une fois, avant que j'aie pu vraiment comprendre ce qui se passait, le commissaire-priseur lança un « Vendu ! » tonitruant et le maigrichon s'approcha de la caisse.

— Oh, ça alors, c'est formidable ! s'exclama Lady Farley-Stroud. Ça n'aurait pas pu mieux se passer.

— Ah non ? s'étonna Lady Hardcastle, sourcils froncés. Comment le savez-vous ?

— Mais comment cela ? Ah, je vois. Je suppose que tous ces salmigondis sont un peu abscons. Comme Mogg l'avait prédit, il y a eu une guerre des enchères entre les deux rivaux locaux, Caradine et Ackley. C'est Caradine qui a gagné. Le plus extra, c'est que leur rivalité idiote a fait monter le prix au-delà de ce que nous espérions obtenir. Je ne pourrais être plus ravie.

— Ah, que voilà de bonnes nouvelles, ma chère ! Je suis fort aise pour vous.

— Merci, ma chère. Le déjeuner, je vous l'annonce, sera pour moi.

— C'est extrêmement généreux. Mais que ferons-nous d'ici là ? Y a-t-il d'autres lots que vous souhaitez voir ?

— Non, très chère. Ça n'est vraiment amusant que si c'est votre bétail qui est aux enchères. À moins que vous ne brûliez de découvrir ce qu'il va advenir de ce prochain troupeau d'allaitantes mal nourries, je pense que nous en avons terminé.

— Au moins la pluie commence à se calmer, madame, intervint Maud.

— Un peu, Denton, un peu, convint Lady Farley-Stroud. Vous n'êtes jamais venue à Chipping Bevington, Emily, si ?

— Non, une chose en entraînant une autre, je n'ai jamais trouvé l'occasion de m'y rendre. Pour les courses, nous allons généralement à Bristol.

— Certes, nous n'avons rien ici d'aussi important qu'à Bristol, ma chère, mais je suis sûre que nous trouverons de quoi passer plaisamment une heure ou plus dans la grand-rue. Il y a une boutique de vêtements charmante, que j'adorerais vous montrer. Oh, et un petit magasin de bric-à-brac formidable. Aimez-vous les antiquités ?

— Je ne doute pas que ce sera fort plaisant, répondit Lady Hardcastle.

Je compris vite pourquoi la boutique de vêtements plaisait à Lady Farley-Stroud, mais si elle semblait conçue pour les dames de la campagne bien charpentées et d'un certain âge, elle n'avait pas grand-chose à offrir à Lady

Hardcastle. Si ma patronne n'avait jamais été esclave de la mode, elle maintenait élégamment sa garde-robe au goût du jour, un style que ce magasin insolite ne me paraissait pas en mesure de proposer.

Il y eut bien un foulard en soie qu'elle admira, mais en dépit de nombreux « Oooh » et « Aaaah » et même un « Oh, Emily, vous seriez absolument sublime là-dedans » de la part de son amie, elle resta pour le moins insensible au reste.

La brocante, en revanche, lui procura un tout autre effet. La boutique était la dernière d'une petite rangée de commerces, légèrement en retrait des autres, ce qui lui donnait l'apparence d'être cachée dans un coin sombre. La devanture était incurvée et plusieurs des petites vitrines, un peu sales, en verre alvéolé, lui donnaient un aspect très suranné. Mais ce qui était exposé derrière ces carreaux attira surtout mon attention.

Je ne suis pas grande fanatique des vieilles choses, pourtant il se dégageait un parfum romantique de cet étalage dépareillé de vieilleries, qui me rendit très impatiente d'entrer et d'explorer. Parmi la collection habituelle de figurines en porcelaine ébréchées, de vases en verre à l'utilité douteuse et de couverts en argent terni, se trouvait un porte-parapluies en patte d'éléphant, un casque de plongée en laiton et une tête de phacochère empaillée montée sur un socle avec des oranges en cire plantées sur les défenses. À côté, une poissonnière servait de présentoir à une énorme truite empaillée.

— Pas question que nous achetions ça, m'avertit Lady Hardcastle, dès qu'elle eut noté mon intérêt.

— Oh, moi en revanche, je pourrais..., intervint Lady Farley-Stroud. (Un coup d'œil dans sa direction m'apprit

qu'elle admirait le porte-parapluies en patte d'éléphant.) Venez, Emily, allons voir si nous pouvons faire une affaire.

Elle poussa la porte et nous entrâmes toutes ensemble.

L'intérieur était une caverne d'infinis délices. J'ai voyagé autour du monde, vu les marchés grouillants de Shanghai et de Calcutta, erré dans les marchés aux puces parisiens et conduit plus que ma dose de réunions clandestines dans les arrière-salles de petites boutiques miteuses de l'East End londonien, pourtant je trouvais quelque chose d'à la fois nouveau et magique dans le capharnaüm régnant à l'intérieur de L'Empire du bric-à-brac de Pomphrey. Il y a des vieilleries, et puis il y a un bric-à-brac aussi surprenant qu'intéressant, organisé avec amour. Et ce sont les objets les plus amusants, sans doute aucun. Je tombai par exemple sur une tête d'élan accrochée au mur, surmontée d'un topi et avec le bec d'un narguilé ornémenté entre ses lèvres. En dessous, une forêt de chandelles. Il y avait aussi un coin dévolu aux instruments de musique qui, bien entendu, incluait la sélection habituelle de trompettes et d'euphoniums cabossés ainsi qu'un violon au laquage fané et une flûte ternie. Mais, en rôdant parmi les instruments traditionnels, j'aperçus deux cromornes, un serpent et un luth ouvragé. De quoi, si on le décidait, créer son propre groupe de musique de chambre Renaissance.

Ce que j'avais peu de chances de fonder, cependant – mon regard glissa alors vers un banjo, avec un bateau du Mississippi peint sur son résonateur. Je le pris pour l'examiner de plus près.

Vers le fond du magasin, un homme à lunettes vêtu d'une longue veste de velours et d'un *smoking hat*¹ conver-

1. Sorte de béret haut importé par les soldats turcs de la guerre de Crimée, le *smoking cap* ou *smoking hat* permettait aux officiers de protéger leurs cheveux de l'odeur du cigare turc.

sait avec un gentilhomme en costume de tweed Harris d'apparence neuve et chapeau mou assorti.

— ... sans perdre aucunement son charme original, disait Veste-en-velours.

— Tout à fait le genre de choses que je recherchais, assurément, répondait Costume-en-Tweed. Mais pas de cette couleur. Ah, je vois que vous avez d'autres clients à servir. Je vais prendre celui-ci pour le moment et vous laisser, conclut-il en désignant un modèle de fusée de Stephenson déjà posé sur le comptoir.

La locomotive semblait faite en allumettes et le résultat était assez réaliste, à ceci près que l'on avait peint le drapeau de l'Union sur sa chaudière.

— Certainement, monsieur Snelson, certainement, s'empressa d'acquiescer le marchand.

Il enveloppa la minuscule locomotive à vapeur et prit l'argent de son client. Monsieur Snelson se tourna pour prendre congé. Ce faisant, il remarqua pour la première fois l'identité des nouvelles clientes.

— Eh bien, Lady Farley-Stroud, dit-il, je vous souhaite le bonjour.

— Bonjour, monsieur Snelson. Vous décorez votre nouvelle demeure ?

Il sourit.

— Oui. Je la trouvais un peu démodée, alors j'ai eu l'idée de l'égayer avec quelques pièces intéressantes.

— Alors vous êtes certainement au bon endroit pour cela, confirma Gertie. Emily, très chère, je ne crois pas que vous connaissiez monsieur Snelson. Il a emménagé à Littleton le mois dernier, vous n'êtes donc plus la dernière installée au village. Monsieur Snelson, permettez-moi de vous présenter ma bonne amie, Lady Hardcastle.

— Enchantée, enchanté, dirent-ils presque à l'unisson.

— J'espère qu'ils vous traitent bien, ajouta Lady Hardcastle.

— Qui ? voulut savoir monsieur Snelson.

— Les villageois. Ce peut être affreusement difficile d'être le petit nouveau.

— Ah, je vois. Oui, j'ai été accueilli à bras ouverts, en l'occurrence. C'est un bien joli endroit. Où les potins ne manquent pas, non plus. J'ai entendu dire que vous n'aviez pas été bien. J'espère que vous êtes remise.

— Oui, oui, merci. Je me sens beaucoup mieux.

— Formidable, dit-il. Bon, j'ai bien peur de devoir vous quitter. Bonne chance pour vos emplettes.

— Merci, répondit Lady Hardcastle. Nous nous recroiserons, je n'en doute pas.

Il inclina son chapeau et s'en alla.

Le vendeur s'approcha. Il était petit, rond et joufflu, avec une lueur malicieuse dans ses yeux rieurs qui étince-laient à travers de toutes petites lunettes rondes aux verres teintés de bleu.

— Bonjour mesdames, le salua-t-il. Hubert Pomphrey, à votre service. Quel plaisir de vous revoir, Lady Farley-Stroud ! Et accompagnée d'une amie. Je ne crois pas avoir rencontré...

— Lady Hardcastle, précisa Gertie en se tournant vers ma maîtresse. Permettez-moi de vous présenter le propriétaire de cette splendide échoppe, monsieur Hubert Pomphrey.

Lady Hardcastle inclina la tête et monsieur Pomphrey se courba.

— Et voici ma dame de compagnie, Armstrong, ajouta ma patronne.

— Bienvenue, madame. Et bienvenue à vous aussi, mademoiselle Armstrong. Je vois que vous admirez le

banjo. Vous avez un œil averti. Ce bel instrument fut jadis celui de monsieur Zachariah Duchamp, l'un des adeptes du banjo les plus accomplis qui aient jamais navigué sur les bateaux arpentant le grand Mississippi. En jouez-vous ?

— Un peu, répondis-je.

— Dans ce cas, je vous en prie, dit-il avec un geste théâtral de son bras potelé. Allez-y !

— Merci, monsieur Pomphrey, mais pas maintenant.

Je reposai le banjo sur son étagère.

— Comme vous voudrez, mademoiselle, convint-il avec un sourire. Y a-t-il quelque chose d'autre qui aurait attiré votre attention ?

— Eh bien, oui, monsieur Pomphrey, déclara Lady Farley-Stroud. J'admiraient le porte-parapluies en patte d'éléphant dans la vitrine. Il me rappelle mes années au Raj avec Sir Hector, figurez-vous.

— Ah, quel œil avisé vous avez, madame ! Hélas, je suis obligé de vous avouer, au nom de l'honnêteté, qu'il s'agit d'une reproduction. En plâtre. (Il marqua une pause songeuse.) Mais enfin, ce n'est peut-être pas si triste que cela. Car un éléphant à trois pattes, eh bien, c'est cela qui serait bien triste à voir. Souhaitez-vous y jeter un coup d'œil de plus près ?

— Oui, je vous prie.

Il passa le bras par-dessus le panneau qui protégeait la vitrine pour attraper le porte-parapluies. L'objet semblait lourd et, avec le parapluie ornementé à poignée qu'il contenait, assez encombrant aussi. L'antiquaire nous rejoignit à grand-peine et posa l'objet sur le comptoir pour que Gertie puisse l'inspecter.

— Comme vous le voyez, madame, il est en excellent état. Très souvent, ces répliques en plâtre sont écaillées ou craquelées, mais celle-ci... eh bien...

— Elle est remarquablement convaincante, approuva Lady Farley-Stroud. Je suis juste un peu déçue que ça ne soit pas une vraie.

— Oh, Gertie, non, intervint ma maîtresse. Elle ressemble vraiment à une vraie, c'est une imitation parfaite. Ainsi vous avez un *objet*^{*1} intrigant et le pauvre éléphant peut continuer de marcher. Je suis d'accord avec monsieur Pomphrey : il n'est pas grand-chose de plus triste qu'un éléphant à trois pattes.

— Ils leur coupent vraiment une patte ? demanda Maud innocemment.

Lady Hardcastle et moi échangeâmes un regard, mais sans un mot.

— D'après mon expérience personnelle, il existe un commerce florissant de prothèses éléphantiques dans le subcontinent, mademoiselle, répondit monsieur Pomphrey, très sérieux. Mon frère y a une entreprise très prospère : Les Parfaites jambes de bois de pachyderme de Pomphrey... de Pondichéry.

— Ça alors ! commenta Maud. Vraiment ?

— Il vous taquine, Denton, intervint Lady Farley-Stroud. Ne faites pas attention.

Maud eut l'air dépitée.

— Mes excuses, mademoiselle, reprit le vendeur. Juste une petite blague.

— Elle survivra, l'assura Lady Farley-Stroud. Alors, combien en demandez-vous ?

S'ensuivit une séance de marchandage acharné. Gertie n'était plus du genre à plaisanter quand il s'agissait d'argent. Au bout de quelques minutes, elle avait réduit le prix des trois quarts et persuadé monsieur Pomphrey

1. Les mots en italiques suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.

d'ajouter le parapluie sur le marché. Je n'avais pas le moindre doute qu'il faisait malgré tout un beau bénéfice, ce qui ne l'empêcha pas de jouer gracieusement la défaite tandis qu'elle se croyait de toute évidence assurée d'avoir réussi une belle affaire.

Quand nous ressortîmes dans la rue avec le porte-parapluies soigneusement emballé de papier kraft et calé sous le bras de Maud, la pluie avait cessé et le vent s'était calmé pour ne plus souffler qu'à un niveau tolérable.

— C'était formidablement amusant, chère Gertie, convint Lady Hardcastle. Je ne sais pas pour vous, mais personnellement, je suis affamée. Que diriez-vous si nous profitions de votre généreuse invitation à déjeuner ? Quel endroit recommandez-vous ?

— Denton et moi allons généralement au Hayrick, juste à l'angle. N'est-ce pas, Denton ?

— Absolument, madame, répondit Maud, avec un peu moins d'enthousiasme qu'à son habitude.

Nous entreprîmes de remonter la grand-rue une fois de plus.

— Ah ! rugit Lady Farley-Stroud, ravie. Des tripes. Ça, c'est un plat roboratif, Emily. De la bonne nourriture anglaise honnête dans une bonne taverne anglaise honnête. C'est là que tous les fermiers atterrissent après le marché. J'adore cet endroit. Êtes-vous buveuse de cidre, ma chère ?

— Je ne suis pas connue pour refuser un petit coup, admit ma maîtresse. Même si je préfère le brandy.

— Au déjeuner ? Eh bien, sapristi !

— Oh, mais très chère, vous devriez essayer. Il n'est jamais trop tôt pour l'*eau-de-vie**.

— J'insiste tout de même pour que vous goûtiez leur cidre, ma chère. Après tout, « À Rome... » pas vrai ?

— Très bien, très bien, concéda ma patronne. Je goûterai leur cidre.

— Et leur tourte. Ils servent une tourte bœuf-champignon du tonnerre, affirma la vieille dame corpulente, qui visiblement salivait déjà.

Nous tournâmes dans une rue adjacente et arrivâmes devant le pub. Elle en poussa la porte et, presque aussitôt, nous fûmes submergées par la cacophonie rugissante qui régnait à l'intérieur de la taverne bondée.

Fumée de pipe. Bruit. Odeurs de bière éventée, de cidre et de nourriture. Rires. Jurons en chapelets. Barbes en abondance. Nous étions entrées dans le monde des fermiers.

Maud, Lady Hardcastle et moi progressions sur les talons de Lady Farley-Stroud, qui se frayait un chemin à travers la foule turbulente du marché pour gagner le bar. Il n'était pas encore midi, pourtant la majorité des paysans rassemblés étaient déjà bien avancés sur le chemin d'une ivresse exubérante.

Le tenancier nous tournait le dos, occupé avec quelque chose sur l'étagère derrière le bar.

— Bonjour, Ronnie, beugla Lady Farley-Stroud.

Il sursauta. Malgré le brouhaha qui emplissait la taverne, la voix de la dame aurait suffi à terrifier les hommes les plus redoutables.

— Ah, bonjour madame, répondit-il en se retournant. Vous m'avez fait sursauter, dites donc.

— Je m'en doutais, fit-elle. On rêvassait ?

— J'essaie juste de nettoyer un peu, m'dame. C'est la folie ici. Comme toujours les jours de marché. Que puis-je vous servir ?

— Vous avez vos fameuses tourtes bœuf-champignon ?

— Je les ai cuites moi-même pas plus tard que ce matin, m'dame. Je vous en mets deux ?

— Quatre aujourd'hui, Ronnie. J'ai amené des invitées, précisa-t-elle en nous désignant, Lady Hardcastle et moi.

— Bonjour, mesdames, nous salua le tavernier en inclinant légèrement la tête. Ronald Towels, pour vous servir. Bienvenues au Hayrick.

— Merci, monsieur Towels, répondit Lady Hardcastle. Un bien charmant endroit, fort vivant, que vous avez là.

— Appelez-moi Ronnie, madame, je vous en prie. Je suis content que mon estaminet vous plaise. Pas trop ce à quoi vous êtes habituée, j'imagine, mais on accueille toujours avec plaisir les amis de Lady Farley-Stroud ici.

— Je suis raisonnablement sûre que vous seriez surpris de voir à quoi nous sommes habituées, Ronnie, le corrigea-t-elle avec son sourire le plus chaleureux. Et je crois comprendre que vos tourtes et votre cidre sont les meilleurs du pays.

— Eh bien, ça, je ne sais pas, madame... ?

— Je vous présente Lady Hardcastle, reprit Gertie.

— Ah oui ? Vraiment ? Eh bien, ça alors. Celle qui vous a aidée dans cette affaire à la Grange l'an dernier ?

— Elle-même, confirma fièrement Lady Farley-Stroud. Qui a retrouvé mon joyau et contribué à attraper un meurtrier.

— C'est exact, je m'en souviens. L'homme avait tué le pauvre Franck Pickering, pas vrai ? Terrible perte, le pauvre. L'un des meilleurs lanceurs du district. Il manquera à Little Cotterell, cette saison.

— Sûrement, acquiesça son interlocutrice. Alors veillez à bien la traiter, mon bon.

— Il n'y a pas de traitement de faveur ici, m'dame. Vous l'savez bien. On a le meilleur cidre, les meilleures tourtes et tout le monde reçoit ce qu'il y a de mieux. Et un accueil chaleureux pour aller avec. C'est un plaisir de vous voir, toutes. (Il marqua une pause et posa sur moi un regard amusé.) Et n'êtes-vous pas la fameuse Florence Armstrong ?

— Oh, fameuse, je ne sais pas, répondis-je. Mais j'ai eu mes moments.

— J'ai entendu raconter que vous avez brisé le poignet d'un tueur en lui flanquant un simple coup de pied.

— Oh, ça, oui, c'est exact. Je fais aussi de très bons gâteaux.

Il rit.

— Je parie que c'est vrai, en plus. Eh bien, mesdames, poussez donc ces bons à rien et mettez-vous à l'aise. Je vous envoie la p'tite avec cidre et tourtes dans deux minutes. Eh ! cria-t-il soudain. Spencer ! Bouge un peu de là et fais de la place à ces dames.

L'homme leva un regard morose de sa tourte. Je reconnus Spencer Caradine, le fermier maigrichon et barbu qui avait acquis le bétail des Farley-Stroud. Il s'apprêtait visiblement à énoncer ce qu'il pensait de l'idée de laisser sa place à quiconque, quand il remarqua Lady Farley-Stroud. Il se contenta alors de hocher la tête et se déplaça à contrecœur sur le banc, afin de nous faire de la place, entraînant son assiette et sa pinte avec lui.

— Merci, monsieur Caradine, lui dit Lady Farley-Stroud en s'installant. Et j'espère que le bétail sera à votre goût.

— C'est des bonnes laitières, m'dame, siffla-t-il. J pense que j'ai fait une affaire, là.

— Bien, bien. Régalez-vous avec votre tourte, conclut-elle, avant de se tourner vers nous. Eh bien, Emily, qu'en dites-vous ? Ce jour de marché, n'est-ce pas formidable ?

— Une belle tranche de la vie à la campagne, ça, c'est certain, répondit ma patronne en balayant du regard le bar bondé. L'endroit est-il toujours aussi fréquenté ?

— Je dirais que c'est à peu près dans la moyenne, confirma notre hôtesse.

— Et vous connaissez beaucoup de gens ici ? Car ils semblent vous connaître, eux, en tout cas.

— Sans doute parce que je suis facile à repérer, pas vrai ? La dame du manoir, tout ça. Mais j'en connais quelques-uns. Là-bas, par exemple... (Elle désigna un grand bonhomme avec un chapeau mal ajusté.) C'est Dick Ackley, qui renchérissait contre monsieur Caradine, pour notre beau bétail. Et là-bas... (Elle tendit le doigt vers un homme, la cinquantaine séduisante, vêtu d'une veste moult fois rapiécée.) C'est Noah Lock, l'un des voisins de monsieur Caradine. Et... voyons voir... Ah oui, il est là. Au bout du bar, près des cuisines, le petit gars. C'est encore l'un de ses voisins, Lancelot Tribley.

— Une belle communauté, commenta Lady Hardcastle.

— On apprend à connaître ses voisins, ici, ma chère. On se serre les coudes, vous comprenez. Pas vrai, monsieur Caradine ? ajouta-t-elle plus fort.

Il releva les yeux de son assiette.

— Pardon, m'dame ?

— Je disais qu'on se serre les coudes. C'est ça, la campagne, on s'entraide.

— Ahh, siffla-t-il gravement. Ça oui, m'dame. Ça oui.

— Qui est ce grand bonhomme couvert de farine ? voulut savoir ma maîtresse. Il ressemble plus à un boulanger qu'à un fermier.

Lady Farley-Stroud observa le géant posté près de la cible à fléchettes.

— Je ne sais pas trop, ma chère. Son visage m'est familier, cependant je ne saurais vous dire d'où je le connais. Le club de rugby, peut-être ? Hector serait en mesure de vous répondre.

La conversation fut brièvement interrompue par l'arrivée de « la p'tite » chargée d'un énorme plateau avec nos tourtes et nos cidres. La « p'tite » en question avait bien quarante ans et il lui manquait plus d'une dent, mais son sourire à trous était chaleureux et sa force impressionnante tandis qu'elle soulevait le plateau avec ses assiettes bien remplies et les verres à pintes pour le poser sur la table.

— Et voilà, mes chères, lança-t-elle. Quatre tourtes et quatre pintes. Je peux vous apporter autre chose ? Il y a de la moutarde quelque part par là.

— Et du sel, s'il vous plaît, ma chère, demanda Lady Farley-Stroud, qui se saisissait de son couteau et de sa fourchette. Allez, les filles, bon appétit.

C'est en effet avec appétit que nous suivîmes son conseil.

Malgré mes réserves, les tourtes ne nous déçurent pas. Le bœuf était tendre, la sauce riche et j'étais sûre que les champignons étaient des chanterelles. Ajoutez à cela une généreuse portion de purée de pommes de terre et vous obtenez un déjeuner digne du roi des fermiers. Le cidre n'était pas mauvais non plus, mais celui que servait notre vieux Joe au Dog and Duck de Littleton Cotterell le surpassait.

En mangeant, les deux dames échangèrent des histoires de leurs expériences respectives aux Indes. Celles de Lady Hardcastle étaient évidemment les plus palpitantes, truffées des hauts faits qui avaient marqué certaines de nos missions les moins secrètes, mais il y avait une joie

malicieuse dans les histoires de son aînée, qui servait de contrepoint fort divertissant. J'avais toujours soupçonné que, dans sa jeunesse, elle avait été un sacré bout de femme et il s'avérait que je ne m'étais pas trompée. Avec même parfois un peu plus de piment que je ne l'avais imaginé.

Je n'entendais qu'une partie de la conversation, cependant, maintenant que Maud, ravivée par la nourriture et le cidre, me régalaît de ses propres récits. La vie des gens d'en bas, à la Grange, était beaucoup plus intéressante que je ne me la rappelais de la journée que j'y avais passée. Nous gloussions ensemble, en nous racontant la chute de la terrible cuisinière, madame Brown, quand la fin d'une des histoires de Lady Farley-Stroud nous interrompit :

— ... et alors, elle plonge par la fenêtre. Toujours nue comme un ver, évidemment.

Je faillis recracher ma tourte.